

Eddy Devolder est né à Ixelles en 1952. Après des études de philosophie à l'ULB, il se partage entre journalisme, peinture et écriture. Il participe de près à l'aventure de la microédition.



© A. Speller

Du même auteur :

La Russe, Esperluète 2000

Anna Streuvels, Esperluète 2002

La ligne de partage, Esperluète 2003

Hugo Pratt, Esperluète 2003

Ghislain, le Saint des premiers jours,
Esperluète 2005

La vocation de Vincent Van Gogh, Esperluète
2004



Henri Michaux

Eddy Devolder



1972, en fin d'après-midi, le séminaire de Perelman vient de s'achever.

Je vais avec Henri boire un café, je continue à discuter des cours.

J'ai rencontré Henri il y a quelques mois, il bisse sa seconde candi en philo.

Très vite nous avons sympathisé.

Sa culture est stupéfiante: il lit «Fritz le chat», Timothy Leary, Ginsberg, Burroughs, écoute le Velvet Underground, Brian Eno... Henri m'entraîne dans un tourbillon de nouveautés.

A la sortie du séminaire de Perelman, il me propose d'aller jeter un coup d'œil à la galerie Maya. Michaux expose des encres récentes...

Qui? Michaux?

Il faut décidément tout m'apprendre. En chemin, il me parle de «Plume», le premier des textes de Michaux qu'il faut lire. Plume est un anti-héros inspiré par l'un des nombreux hommes à chapeau boule qui hantent les tableaux de Magritte.

Il ne lui arrive que des aventures monstrueuses, grotesques.

Henri ignore que je n'ai jamais mis les pieds dans une galerie.

Je le suis. Nous entrons dans une vaste pièce aux murs blancs.

Nous circulons entre les invités.

Henri me confronte aux dessins accrochés au mur: des traits, des taches, des grouillements, des agitations, des lignes, des segments qui se vrillent...



Je suis impressionné, je reçois à boire, un ballon de rouge. J'ai le vertige avant de porter le verre aux lèvres. Je vais d'un dessin à l'autre.

Je parcours l'assistance des yeux. Henri Michaux est-il là?

Henri me présente le galeriste. Il m'explique: «Michaux est un mystère. Il habite le mystère. Il n'assiste à aucun vernissage, il ne se montre même jamais. Il ne communique qu'à travers ses livres, ses dessins...»

Bizarre...

Il me confie: «Après l'exposition, j'irai rapporter les invendus à Paris. Michaux me suggèrera de les glisser sous la porte. Michaux existe à peine, vous savez...»

Le soir même, Henri me prête quelques livres. Ce sont autant de pavés qui tombent dans la mare de la philosophie et m'éclaboussent sérieusement.

Je retourne à la galerie Maya, Michaux stimule ma curiosité. Le galeriste aiguise mon intérêt, pimente ses considérations de quelques anecdotes supplémentaires.

«Quand il s'agit d'évoquer ses origines, Michaux essaie toujours de brouiller les pistes, de noyer le poisson, il ne dit jamais, je suis né à Namur, j'ai vécu à Ixelles, j'ai été interne dans un pensionnat flamand...»

Il reste dans le vague, dans le flou. Il raconte volontiers qu'il est né dans un village des Ardennes, il joue sur l'équivoque (au pluriel, les Ardennes sont un département de France, au singulier, l'Ardenne se situe en Belgique).»

Le galeriste me parle de peinture et d'écriture, de poésie. Il me montre des logogrammes de Dotremont: des mots émiettés sur de

grandes feuilles, une écriture désarticulée, des aphorismes en lambeaux, soigneusement recopiés au crayon en bas de page.

Michaux cherche une manière de noter la pensée qui ne la fixe pas, ne la fige pas, une notation plus déliée, plus fluide. Pas question de saisie, d'appropriation, de capture mais de désappropriation, de dessaisissement, de saisie dans le dessaisissement.

Sa démarche m'intrigue.

Les années passent. J'ai toujours un livre de Michaux à portée de main.

Désormais, je visite régulièrement les expositions, j'écris des articles pour différents journaux.

Je vais souvent à Paris.

Je m'intéresse au cinéma. Je suis un habitué du Studio Saint-André des Arts.

Un jour de 1978, le dernier film de Wenders est à l'affiche.

Je ne veux pas le rater. J'arrive au guichet en dernière minute.

Je me trompe de salle. La projection commence.

Un homme de grande taille, d'un certain âge vient s'asseoir à côté de moi. Je lui lance un regard oblique.

Je suis doublement saisi: dans le même temps que je constate que je me suis trompé de salle, je me rends compte que mon voisin, c'est Michaux! Pas de doutes, c'est bien lui.

Que faire? Bouger? Changer de salle et voir le Wenders ou rester assis à côté de Michaux, dans l'espoir d'établir un contact ?

A la fin du film, il fouille sous son siège en quête de son manteau, s'en empare se relève, l'endosse.

«Excusez-moi, monsieur...»



Il me regarde, puis jette un coup d'œil autour de lui comme si j'allais lui annoncer qu'il a perdu son écharpe, oublié ses gants...

«Pourrais-je vous parler?...»

Il achève d'enfiler son manteau, un instant épouvantail en quête de la manche rebelle. Il me fixe, lance: «Oui, mais soyez bref...» et s'en va, glisse entre les doigts, comme le sable, file comme le poisson attrapé par hasard à main nue.

Je sors dépité, frustré, je viens de rater une rencontre mais aussi le dernier Wenders. A la place j'ai assisté à la projection du «Salon de musique» de Satyajit Ray, un film indien dont je n'ai retenu que la lenteur.

Rentré à Bruxelles, je raconte la mésaventure à Max Loreau.

«C'est du pur Michaux dit-il. Il est insaisissable... C'est précisément ce qui me fascine: son désir d'inexistence.»

Loreau rencontre régulièrement Michaux. Il lui a consacré un essai. Il a compris ma déception.

Quelques semaines plus tard, Loreau me téléphone, il a vu Michaux, il accepte de me recevoir chez lui le samedi suivant avenue de Suffren. «Pas plus d'une demi-heure», ajoute-t-il...

J'éprouve un mélange d'enthousiasme et d'appréhension.

Michaux pratique une étrange discipline: c'est un réfractaire. Il n'aime rien, considère que les sentiments sont des indispositions, des infections, des rhumes de cerveau, des trachéites... Pas question pourtant de me désister.

A l'heure convenue, un samedi après-midi, je sonne à sa porte, elle s'entr'ouvre, s'entrebâille à peine... Il ne m'accueille pas. Il se cache, c'est sa façon de me recevoir.

Me scrute-t-il, caché derrière la porte? Je donne mon nom, je dis «Max Loreau», je pense qu'il s'agit du sésame. Rien

... Je marmonne: «Rendez-vous»... Pas de réponse.

Puis-je entrer?

Je risque. J'avance d'un pas, je franchis le seuil...

Où est-il? Je ne le vois pas.

Soudain, si! Il est là! Impressionnant, légèrement voûté, pâle, bouddhique et fantomatique. Il porte des lunettes à grosses montures.

Pas de poignée de main, à peine un signe de la tête.

Il m'intimide. Je suis un intrus dans son monde, un monde où il est en train de travailler contre lui-même, de s'extraire de son identité, pour éviter d'être Michaux, de parler le Michaux.

«Bonjour, monsieur...» Je suis sur mes gardes, je marche sur des œufs...

Nous sommes deux à éprouver la même méfiance de l'autre.

Il s'assied sur un tabouret, non pas de face mais de biais.

Autant être franc, dire simplement les étapes qui m'ont amené ici.

Je me surprends à parler, hypnotisé par la pulsation des veines bleues aux tempes, par son aspect de bonze, sa calvitie.

Il est déférent, un rien solennel.

Toutes les conversations sont toujours brouillées, je n'en capte que quelques bribes,



des fragments. Ici et là quelques joyaux: «Les visages sont trop parlants», dit-il.

Je l'entends parler de «l'abominable réalité qui consiste à reproduire cette réalité».

Il évoque la vie microscopique, le monde marin, la nage des poissons lente, souvent lente et soudain la vivacité incisive, sans bruit, l'attaque du mérrou, la fuite du poulpe.

Il m'interroge: «Me suis-je jamais demandé pourquoi les méduses ont l'aspect qu'elles ont? La question est déconcertante.

Par chance je viens de lire un conte chinois, l'histoire d'un vieux roi de la mer.

Je la raconte, Michaux se détend, m'interroge sur cette fable qu'il ne connaît pas.

Les portes de Chine viennent de s'ouvrir. Il parle de ses dessins, de l'Extrême-Orient où ils ont vu le jour.

C'est là que l'idée du dessin a germé, devant la lumière, la couleur et le grouillement, l'élégance, la simplicité de la Chine, les paysages, la végétation, les montagnes, les couleurs, il voit tout autrement.

C'est le choc, le coup de foudre, la sensation d'ivresse et de légèreté.

La Chine, le voile est tombé, les œillères sont tombées. Il découvre une certaine limpidité, il a 35 ans, il laisse macérer les impressions recueillies, il entre en latence, digère lentement et avec soin. Il mélange les couleurs à l'eau, joue avec elles, se penche sur l'interpénétration des taches, des traits, des flaques et la dilution des couleurs, la façon dont elles deviennent fougères, bronches, petites ombres et silhouettes, fumées échevelées et barbues



captives de l'eau, fabuleux stimulant pour l'esprit.

L'encre arrive plus tard ; comme pour se défouler, il la jette sur le papier à la manière d'un exutoire. Dès que le trait devient parlant, dès qu'il risque de devenir signe, il s'arrête net...

Je me risque à lui demander ce qui différencie la peinture du dessin. Il réfléchit un moment et lance une pirouette: quand le personnage entre dans le paysage, oui, c'est alors que commence le tableau.

J'interroge l'écrivain à l'instant où il commence à peindre, à dessiner...

Quand il se met au dessin, l'écrivain est infirme. Il est privé de tout, il se prive de tout, de tous ses moyens, absolument démuné, réduit à rien. C'est l'écrivain mis à nu. Il possède une règle: «S'ouvrir au monde et accepter que de plus en plus d'incompréhensible y entre...»

Ses livres sont plutôt des anthologies, ils tiennent de la diversité caractéristique de la revue, de la variété, d'un certain sens du music hall.

Je lui parle de Dotremont. Ils s'écrivent. J'évoque la bande dessinée, il préférerait rêver sur des écritures mayas ou chinoises.

J'ai un train à prendre, je me lève.

«Voulez-vous que je vous donne un conseil?», demande-t-il.

Je frémis, ai-je bien entendu ? «Oui, évidemment, oui»

«Quoique vous entrepreniez, dit-il comportez-vous toujours comme un maquisard, apprenez à jeter le trouble dans les lignes ennemies et à résister, à mener une lutte d'usure...»



J'enregistre le précepte, je le tiens pour précieux. Ce sera ma ligne de conduite.

Sur le seuil, je lui rappelle l'épisode du cinéma: «Nous nous sommes croisés au Studio Saint-André des arts...»

Il hoche légèrement la tête de gauche à droite... Non!

«Mais vous vous êtes assis à côté de moi. Souvenez-vous du " Salon de Musique " de Satyajit Ray».

Il dit: «Je n'ai jamais vu ce film. Je ne suis plus allé au cinéma depuis un certain temps. Ce n'est pas possible.»

Il sourit légèrement. Je le quitte, perplexe. Gare du Nord, le train est à quai, je m'installe dans le wagon de tête, sors le cahier que j'ai emporté. J'écris ce qui me revient en tête, je noircis les pages.

En gare de Saint-Quentin, je sombre dans un profond sommeil.

Soudain, j'entends: «Vos papiers s'il vous plaît...»

Un douanier au visage sévère sur lequel je lis de l'impatience vient de me tirer du sommeil. Je panique. Je le vois lorgner vers le cahier où j'ai retranscrit en lettres majuscules le précepte de Michaux.

© L'auteur 2005

Graphisme : Françoise Hekkers
Secrétariat général - Direction Communication, Presse et Protocole

Éditeur responsable : Henry Ingberg
44 Boulevard Léopold II - 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Service général des Lettres et du Livre

Bruxelles, septembre 2005

